



Sous la direction de Dominique SOULANCÉ et Frédéric BOURDIER



Métamorphoses rurales

Philippe Schar :
itinéraire géographique
de 1984 à 2010



L'Harmattan

Métamorphoses rurales

Philippe Schar : itinéraire géographique de 1984 à 2010

Sous la direction de
Dominique SOULANCÉ
Frédéric BOURDIER

Métamorphoses rurales

Philippe Schar : itinéraire géographique de 1984 à 2010

L'Harmattan

« Brodeuses de l'ethnie Mien, dans un village à 50 km de Nan (nord de la Thaïlande). Dans ces collines les litchis ont remplacé l'opium, mais bien des membres de cette "minorité" n'ont toujours pas de carte d'identité et représentent des citoyens de seconde zone » (Frédéric Landy, avril 2006).

« Dans ce village du bassin de Chiang Mai (Ban Muang Wa) en Thaïlande, les rizières irriguées en chaume sont labourées au motoculteur pour être remises en cultures en saison sèche (janvier-mai) pour une culture de soja. Les parties boisées sont de l'habitat dans des vergers » (Michel Bruneau, 2006).

« Culture intensive traditionnelle, jardins de case et tapades, République de Guinée, hauts plateaux du Fouta Djallon » (Véronique André-Lamat, novembre 2006).

« Sériciculture en Inde du Sud (Karnataka) : grands plateaux où sont déposés les vers à soie en fin de cycle dans le village de Tylur » (Dominique Soulancé, septembre 2011).

Ouvrage publié avec le concours de l'université Michel de Montaigne Bordeaux 3 et l'UMR 5185 ADES.

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-99748-6
EAN : 9782296997486

SOMMAIRE

Avant-propos <i>Dominique Soulandé</i>	9
Introduction au parcours de Philippe Schar <i>Frédéric Bourdier</i>	17
Chapitre 1 Agriculture, alimentation et bilan nutritionnel dans le pays Coorg en Inde méridionale <i>Philippe Schar</i>	23
Chapitre 2 Capitalisme agraire et industrialisation rurale en Inde méridionale : étude de la région de Coimbatore dans le Tamil Nadu <i>Philippe Schar</i>	57
Chapitre 3 Les politiques publiques d'industrialisation : espaces, territoires et acteurs <i>Doryane Kermel-Torrès et Philippe Schar</i>	81
Chapitre 4 Croissance industrielle et redéploiement spatial en Thaïlande <i>Doryane Kermel-Torrès et Philippe Schar</i>	109
Chapitre 5 Rural Transformation in Southern Thailand. Mobility and retention capacity of the work force in selected rural systems <i>Philippe Schar et Somyot Thungwa</i>	133

Chapitre 6	
Capital social et développement. Un exemple en Guinée Forestière	
<i>Philippe Schar</i>	159
Chapitre 7	
Agriculture et alimentation en Inde du Sud, vingt ans après	
<i>Frédéric Landy</i>	183
Chapitre 8	
Microentreprises, Endogenous Development and State Policies: Tamil Nadu (India) since the 1990s	
<i>Keshab Das and Tara S. Nair</i>	195
Chapitre 9	
Les circuits courts : une des solutions pour une agriculture durable. Exemples en Inde du Sud et dans le Sud-Ouest de la France	
<i>Jean-Marc Quitté</i>	213
Chapitre 10	
La « transition agraire » dans le Nord de la Thaïlande : du périurbain aux marges montagneuses (1966-2006)	
<i>Michel Bruneau</i>	237
Chapitre 11	
Le développement à l'épreuve des faits. Regards croisés au Brésil, en Inde et au Cambodge	
<i>Frédéric Bourdier</i>	253
Chapitre 12	
L'Occident et les paysages africains, une longue incompréhension	
<i>Georges Rossi</i>	279
Chapitre 13	
Politiques industrielles et formes spatiales du développement à Cebu (Philippines): vers une démarche modélisatrice	
<i>Philippe Schar, Véronique André-Lamat, Olivier Pissoat</i>	295
Les Auteurs	311
Remerciements	315

AVANT-PROPOS

Dominique Soulan 

Il est des pays aux noms magiques qui, plus que d'autres, ont nourri l'imagination de notre adolescence. Pour certains ce fut l'Amérique, les  les Caraïbes ou celles du Pacifique Sud cachées derrière leurs barrières de corail...

En 1984, Philippe Schar, étudiant en géographie à l'Université de Bordeaux 3, reçoit une bourse pour préparer une thèse sous la direction de M. Guy Lasserre puis de M. Singaravelou. Ses pas le conduisent en Inde méridionale où il va passer une année parmi les villageois de Rangashipura dans les montagnes du Coorg au Karnataka. C'est à travers l'étude des régimes alimentaires et des niveaux de consommations nutritionnelles qu'il va apprécier l'impact des changements socioéconomiques récents et leurs retombées pour les familles, dans un type de développement rural reposant sur la conquête de nouveaux terroirs et le développement des cultures de plantation. Il soutient sa thèse « *Société, Agriculture et Alimentation en Inde méridionale :  tude de Rangashipura* » en 1987. Elle sera publiée en 1992 sous le titre : « *Vivre et survivre en pays Coorg : agriculture et alimentation en Inde du Sud* ».

Son doctorat en poche, c'est une allocation postdoctorale qui le ramène en Inde,   Pondichéry puis à Coimbatore où il va s'installer avec sa femme Michelle et où il verra naître sa fille Adèle. Pendant deux ans, il travaille sur plusieurs programmes de recherches de l'Institut français de Pondichéry. Dans le taluk de Pollachi, il montre comment le développement de l'irrigation par puits a conduit à la mise en place d'une agriculture capitaliste s'accompagnant d'une aggravation des inégalités sociales et de la nécessité d'une diversification de l'économie rurale par l'industrialisation des campagnes.

En 1990, recruté par le CNRS, il est affecté au Centre de géographie tropicale de Bordeaux (CEGET). Quatre ans plus tard, dans le cadre d'une vaste réorganisation du Comité national du CNRS mettant l'accent sur l'interdisciplinarité, la section géographie disparaît et les géographes sont répartis entre les sections 31 et 39. Le CEGET est provisoirement rattaché à la section 39 avant d'être définitivement supprimé. Le CNRS décide de garder le bâtiment qui prend le nom de Maison des Suds et abrite plusieurs centres de recherches dont l'UMR REGARDS (unité mixte ORSTOM-CNRS), une partie de DYMSET (URA associant le CNRS à l'Institut de géographie) et du CEAN (Centre d'études d'Afrique noire, UMR associant le CNRS, l'IEP et l'Université de Bordeaux IV). C'est à l'UMR REGARDS (Recherches en économie, géographie et anthropologie sur les recompositions et le développement des Suds) que Philippe Schar poursuivra sa carrière et contribuera au renforcement de la recherche sur l'Asie. Les travaux de l'équipe sont destinés « à comprendre les mutations en cours, les recompositions et les enjeux du développement dans les pays des Suds, à favoriser les recherches interdisciplinaires et comparatives et à combiner les approches aux différents niveaux, du local à l'international, en passant par le national et le régional¹».

Sa nouvelle destination géographique est la Thaïlande où il mène, avec la géographe Doryane Kermel-Torrès, le programme «*Approche sociale et spatiale des dynamiques liées à l'industrialisation : étude comparative entre le Nord, le Nord-Est et le Sud de la Thaïlande*». Il s'installe à Bangkok de 1994 à 1997 et travaille avec des enseignants-chercheurs du CUSRI (Chulalongkorn University Research Institute), des universités de Chiang Mai, Khon Kaen, Prince of Songkhla et des chercheurs du CNRS et de l'IRD. Il s'intéresse aux notions d'espace et de territoire et plus particulièrement aux interactions entre politiques industrielles, entrepreneuriats publics et privés et dynamique du monde rural. La recherche s'attache à la mise en œuvre et aux effets des politiques de redéploiement spatial de l'activité industrielle vers les régions périphériques. La reconstitution des trajectoires des acteurs – producteurs ruraux, ouvriers et entrepreneurs industriels – et les raisons d'ordre économique et social qui justifient leurs décisions sont placées au cœur de l'analyse.

L'*Atlas de la Thaïlande* – qui paraît en version anglaise à Bangkok en 2004 et en version française en 2006 – est le fruit de la collaboration des

¹ HUETZ DE LEMPS A. Les géographes de Bordeaux et l'Outre-Mer, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 200, octobre-décembre 1997.

chercheurs et techniciens de l'UMR REGARDS, de chercheurs d'autres laboratoires du CNRS, d'enseignants-chercheurs de l'INALCO, de l'INRETS et des universités thaïlandaises de Khon Kaen et de Songkhla. Il apporte une contribution nouvelle à la réflexion sur l'analyse de l'espace thaïlandais et est le résultat d'un projet qui a eu pour ambition de construire une image de la Thaïlande articulée aux dynamiques de son territoire et à son intégration dans le monde. L'unité de base pour la réalisation des cartes est la province mais quelques phénomènes sont étudiés à des échelles plus grandes (district) pour l'espace national thaïlandais. La mise en perspective de la Thaïlande dans son environnement régional – l'Asie orientale – et dans l'économie-monde amène à passer à une échelle plus petite. Des grandes questions guident cette étude. Quelle est la singularité de l'espace thaïlandais par rapport à d'autres espaces nationaux d'Asie orientale ? Quels sont les facteurs qui déterminent la distribution spatiale de la population et son évolution ? Quels sont les facteurs qui conditionnent la localisation des activités productives ? Quels sont les axes qui concentrent les principaux flux (de population, de commerce) ? Quelle est la contribution de l'Etat dans la réduction des inégalités spatiales ? Comment s'expriment dans l'espace les dynamiques internes aux régions ? Les réponses avancées sont de nature à permettre la définition des aires marginalisées et des aires potentielles de développement. Philippe Schar a participé activement à l'élaboration de cet Atlas dont il est l'auteur du chapitre sur l'agriculture ainsi que de nombreuses cartes et notices sur l'industrialisation.

Dans le cadre d'une extension géographique du programme de recherche sur les dynamiques liées à l'industrialisation en Thaïlande à d'autres régions d'Asie du Sud-Est, il noue des relations avec des chercheurs de la School of Oriental and African Studies de l'Université de Londres et du Culture Development and Environment Centre de l'Université du Sussex à Brighton, en décembre 2000. Le travail de Philippe Schar prend une nouvelle tournure : il élargit les horizons du local afin de développer *in fine* une approche comparative. Celle-ci constitue à la fois l'aboutissement de ses recherches et un de leurs enjeux majeurs.

Ainsi, c'est aux Philippines, dans la région de Cebu que le conduit son voyage suivant. En 2001, il poursuit ses travaux sur la durabilité socioéconomique des politiques d'industrialisation périphériques en Asie du Sud-Est à travers un programme de recherches «*Emergence d'espaces industriels périphériques : Compétitivité régionale, intervention publique, organisation spatiale et mobilités*», en collaboration avec Elizabeth M. Remedio du Social Sciences Research Center de l'Université San Carlos à Cebu. La démarche innovante prend en compte les réponses locales aux

stratégies spatiales des firmes, les effets et les impacts de politiques publiques d'accompagnement du développement industriel, en termes de structuration de l'espace et les processus de métropolisation. La mise en perspective des résultats obtenus a permis d'analyser la nature et les formes prises par le redéploiement spatial de l'activité industrielle dans les pays d'Asie du Sud et du Sud-Est, d'évaluer les impacts des différentes politiques de décentralisation industrielle et l'efficacité des processus d'intégration économique des régions périphériques.

La création en 2003 d'ADES, Unité Mixte de Recherche (UMR 5185) du CNRS, des Universités Michel de Montaigne Bordeaux 3 et Victor Segalen Bordeaux 2, a vu le regroupement en une seule structure des centres de recherches à vocation ultra-marine, REGARDS, DYMSET et SSD travaillant dans les domaines de la géographie, de l'anthropologie et de la santé. Philippe Schar y joue alors un rôle essentiel en qualité de responsable scientifique d'une équipe de recherche – TEMPOS (une trentaine de chercheurs et enseignants-chercheurs) et de l'axe de recherche intitulé : *Action publique, développement local et durabilité des systèmes socio-spatiaux*. Un des responsables du centre reconnaîtra que « Ces tâches l'absorbent beaucoup et c'est avec énormément d'implication, de sens de la gestion des ressources humaines qu'il les accomplit. En tant que spécialiste de l'Asie du Sud, il a assumé cette année la préparation d'un numéro des Annales de Géographie sur les nouveaux territoires de l'économie. Il poursuit, sur cette question, des travaux plus précis sur les Philippines et construit une méthode d'évaluation des interventions d'observation du développement durable en Guinée... Collaborateur et animateur de premier ordre, chercheur exigeant, très présent, il est aussi très impliqué dans l'encadrement des ITA, jeunes chercheurs...»².

C'est ainsi que ses dernières missions auront lieu sur un autre continent : l'Afrique – au Fouta-Djalon et en Guinée Maritime (2006 et 2008). C'est avec beaucoup de plaisir et de passion qu'il participe au programme de Georges Rossi « *Mise en œuvre de politiques de développement décentralisé et évaluation de l'action publique en Guinée* », en partenariat avec l'Observatoire national des régions de Guinée (ministère guinéen de la Décentralisation) et financé par l'Agence française de développement et la Banque mondiale. Il est en outre animé par une volonté de se pencher sur des questions importantes qui surgissent dans le monde contemporain. Sa position de scientifique s'affirme en ce point : toute recherche doit contenir

²DI MEO G. Compte-rendu annuel d'activité des chercheurs du CNRS, année 2006-2007.

une part d'utilité et servir à l'amélioration des conditions de vie des populations. Mu par cette conviction, son implication dans le programme africain concerne principalement l'analyse des politiques de développement décentralisé au travers du suivi et de l'évaluation des projets locaux de développement. Il élabore, à la demande de la Banque mondiale, un outil méthodologique qui permet de suivre les impacts sociaux, économiques et environnementaux des actions locales de développement. Le suivi et l'évaluation des actions reposent sur un système multithématique – biodiversité, systèmes d'activités, pauvreté – qui tente de prendre en compte des indicateurs, quantitatifs et qualitatifs, jugés pertinents aussi bien par les bailleurs et les opérateurs que par les populations locales. Il définit des indicateurs d'impacts co-validés par les différents acteurs et portant sur l'état et l'évaluation des écosystèmes, le fonctionnement des systèmes d'activité, la situation économique et sociale des ménages, les logiques d'accès aux ressources pour un échantillon de quatre Communautés rurales de développement (CRD) dans le Fouta-Djalon. L'objectif est de mettre en place des instruments permettant la prise en compte dans l'action d'aide au développement, des choix et des visions des acteurs locaux à côté de ceux des acteurs nationaux ou internationaux.

En dehors de ses activités de recherche et d'organisation de son centre de rattachement, Philippe Schar a dispensé des cours de géographie en Master 2 (UFR de géographie) et en Gestion du développement et de l'action humanitaire (IUT) à l'Université de Bordeaux 3. Ses enseignements, enrichis par ses expériences de terrain, ont porté sur les questions du développement en Asie du Sud et du Sud-Est ainsi que sur les systèmes productifs localisés et le développement territorial durable.

Courtois avec son voisinage, attentionné pour ses proches, rigoureux, solitaire mais pas égoïste « pour deux sous », passionné, perfectionniste et pointilleux, il a trouvé sa place sans déranger ou empiéter sur celle des autres. Agacé, Philippe Schar l'aurait été par un hommage dithyrambique. Aussi nous avons choisi de terminer cette courte préface par un portrait chinois tout simplement.

Si tu étais...

Une couleur ? Le gris

Un animal ? Un chat

Un vêtement ? Un pull vert

Un arbre ? Un bonzaï

Un objet ? Un ordinateur ou un appareil photo

Un personnage de fiction ? Zoelindra

Une ville ? La nuit

Un livre ? *Les vrais durs ne dansent pas*, de Norman Mailer

Un auteur ? James Lee Burke

Une série TV ? *L'Inspecteur Barnaby*

Un lieu ? Une cabane dans la forêt

Une boisson ? Un café

Un péché capital ? Une cigarette

Un plat ? Un carry bien épicé

Une friandise ? Des fraises Tagada

Un élément ? L'eau

Un bruit ? Le bruit des vagues

Une femme ? Ta grand-mère

Un p'tit bonheur de la vie quotidienne ? Boire un verre avec tes meilleurs potes

Un mot ? Perfectionniste

Une expression ? On récolte ce qu'on sème

Un proverbe indien ? Si tu veux qu'on t'entende, crie. Si tu veux qu'on t'écoute, chuchote

Une qualité ? La fidélité

Un défaut ? Tatillon

Un point fort ? Combatif

Un point faible ? Trop discret

« La seule chose dont on soit sûr, en ce qui concerne l'avenir, c'est qu'il n'est jamais conforme à nos prévisions » (Jean Dutourd).

INTRODUCTION

AU PARCOURS DE PHILIPPE SCHAR

Frédéric Bourdier

En octobre 2011, je rencontrais dans la petite ville de Snoul (capitale d'un district de la province de Mondolkiri au nord-est du Cambodge), un groupe de cinq investisseurs tamouls originaires de la ville de Coimbatore en Inde méridionale. Conduits par des agents nationaux agissant en tant que porte-parole des ministères de l'Agriculture et de l'Environnement, l'objectif de leur périple, commencé au Vietnam et allant s'achever en Malaisie, consistait à acheter de vastes portions de terrain après avoir constitué une coentreprise remplissant les modalités d'une joint-venture. Les négociations conclues, ils commenceraient sans tarder à promouvoir une agriculture organique. Connaissant pour y avoir vécu leur lieu d'origine, je tentais d'en savoir d'avantage sur leurs motivations. Ils m'expliquèrent alors les mobiles qui les animaient. En raison de la pression démographique, de la pauvreté des sols érodés, de la rareté de l'eau et des terres agricoles saturées, ils entendaient diversifier leurs activités en mettant en valeur une agriculture organique qui leur apparaissait plus qu'un simple débouché économique. C'était également une vertu, dotée d'une philosophie constructive de la vie, qu'ils ne pouvaient malheureusement encourager dans leur pays.

Fait remarquable, leur trajectoire s'inscrivait dans le prolongement de ces entrepreneurs dynamiques que Philippe Schar accompagna lors de ses recherches entre 1988 et 1991. Leur demandant leur origine sociale, ils me confirmèrent ce que je subodorais, à savoir qu'ils appartenaient à la *jati* (sous-caste) des Naidu Gowder d'origine télugu, une communauté ayant migré il y a environ deux cents ans dans la plaine nord-ouest du Tamil Nadu. Loin d'être une anecdote, la coïncidence de cette rencontre avec les membres d'un groupe social de paysans-entrepreneurs réputés pour leur dynamisme révélait la logique de leur trajectoire. Le prolongement de cette

dernière résidait dans la volonté de diversification d'activités rurales au départ concentrées sur l'agriculture traditionnelle du coton, du riz et de la canne à sucre, mais rapidement destinées à recouvrir d'autres secteurs innovants comme la micro-industrie, la petite mécanique et de nouvelles pratiques culturelles.

L'auteur auquel est dédié ce livre avait déjà pressenti, puis décrit et analysé ce qui allait presque devenir une évidence spatiale et sociale deux décennies plus tard : un monde rural non plus ancré dans des rapports de castes impérissables ni étreint par une mise en valeur de l'espace qui remonte à la nuit des temps, mais un espace investi qui, bien que chargé d'histoire, fait preuve d'indéniables témoignages d'adaptabilité attestant la vitalité d'une frange de la population locale. Cette frange entend rester rurale mais elle sait composer avec les politiques, pénétrer les arcanes financiers et naviguer allègrement dans les parcours sinueux des villes. Elle souhaite également imprimer de son sceau une façon originale, parfois alternative, de concevoir le rapport au monde ainsi que sa façon d'envisager l'économie moderne. Plusieurs écrits de Philippe Schar, dont une partie a été sélectionnée pour l'édition de ce livre, nous permettent de suivre ce phénomène, et plus particulièrement ce qu'il convient d'appeler la *métamorphose du monde rural* : un monde non pas seulement en mutation, comme une rhétorique classique serait tentée de le dépeindre, mais un univers remarquablement créatif, flexible, échangiste et s'ouvrant sur d'autres parties du globe, à l'instar de ces Naidu Gowder rencontrés par l'auteur de ces lignes en Asie du Sud-Est.

Le propos de ce livre vise à retracer l'itinéraire scientifique du géographe Philippe Schar. Il examine parallèlement certaines des influences qu'il développa et qui continuent d'exercer sur des chercheurs appartenant à des disciplines différentes (économie, anthropologie, géographie, sciences politiques). Méthodologiquement parlant, retracer ici son itinéraire scientifique revient à relater, étape par étape, le devenir d'une société rurale qui, tout en s'émancipant de certains rapports conventionnels et traditionnalistes régissant les relations entre les hommes et la nature, a su se montrer attentive à la réussite individuelle et sociale, tout en s'inquiétant identiquement du bien-être d'autres populations, comme celles du Vietnam, du Cambodge et de la Malaisie. Telle est du moins l'image véhiculée par ces hommes qui se présentent en ambassadeurs de leur pays en se faisant les promoteurs d'une agriculture innovatrice au Vietnam et au Cambodge. Des hommes que Philippe Schar n'a pas eu l'occasion de connaître mais dont il avait présagé l'existence.

Suivant pas à pas, pourrait-on dire, les métamorphoses qui surgissent très rapidement en milieu rural, il oriente ses recherches – d’abord en Inde méridionale puis en Thaïlande, aux Philippines et en Guinée occidentale – en fonction du devenir des sociétés sur lesquelles il se penche. Il n’est à aucun moment question de quête de modèle, seulement une mise en perspective dans des contextes variés, à partir desquels une comparaison pourrait toutefois s’effectuer. Force est de reconnaître aussi en lui, en tout honneur, un côté pragmatique qu’il justifiait souvent en affirmant – exemples à l’appui – qu’un sujet d’étude pertinent devait avant tout rendre compte des mécanismes permettant de saisir les moments clés du développement socioéconomique. Sa réflexion, dont il faudrait des pages pour dégager toute la richesse, la nuance et la complexité, nous convainc aussi de l’arbitraire de la distinction encore trop manichéenne que l’on peut se faire entre milieu rural et milieu urbain, alors que le second est vivifié par le rayonnement du premier et, qu’inversement, ce dernier reçoit l’impulsion de la multiplicité des réseaux socio-spatiaux qui procurent une assise à la pluralité des développements locaux. Témoin en est l’essor remarquable d’une région au nord-est du pays Tamoul pourtant mal desservie quant aux conditions climatiques (climat de type soudano-sahélien) et édaphiques (dégradation, salinisation, pauvreté des sols, baisse inquiétante de la nappe phréatique) mais qui rivalise avec les plus grands pôles de développement agro-industriels de tout le sous-continent indien. Enfin ce qui est donné à saisir dans un espace restreint comme la région de Coimbatore incite à recadrer la façon d’anticiper le processus de développement rural à l’œuvre en d’autres lieux.

Ce livre est divisé en deux parties. La première regroupe six écrits publiés en France et à l’étranger entre 1987 et 2008. Hormis le premier chapitre qui offre un condensé de la thèse de doctorat, il se compose, pour l’essentiel, d’articles, de comptes rendus et de rapports de mission qui ne figurent dans aucun autre ouvrage existant sur Philippe Schar. Il est à noter que la réflexion scientifique autour des écrits présentés dans cet ouvrage ouvre la porte à une pensée qui alimenta débats et discussions lors de plusieurs colloques et séminaires. La sélection de ces écrits est en conséquence une invitation à découvrir ailleurs ceux qui ne figurent pas ici. Afin de ne pas imposer un quelconque parti pris au sens ou à l’orientation des textes, il a été adopté un ordre exclusivement chronologique. Par commodité, cet ordre chronologique procède suivant la date de parution et non selon la date – connue ou présumée – de rédaction. Il en va de même pour les interventions des autres intervenants qui sont classées en fonction des pays investis. Un classement thématique aurait peut-être eu l’avantage de s’inscrire dans la lignée d’un recueil reflétant les options théoriques et

méthodologiques de l'auteur, mais il aurait eu le désavantage plus conséquent de faire croire à la reconstitution d'un quelconque livre « sur » Philippe Schar ou dont lui-même aurait eu le projet. Ce qui n'est évidemment pas le cas.

Le présent recueil vise ainsi à rendre disponibles des textes maintenant difficilement accessibles, dispersés dans des revues, des ouvrages collectifs ou encore dans des rapports internes pour des agences internationales de développement. Avec cet ensemble, nous avons inclus ensuite, et ceci représente la seconde partie de ce livre, des textes le plus souvent inédits de chercheurs ayant travaillé en collaboration avec Philippe Schar. Les auteurs conviés à participer à une réflexion sur son travail eurent le loisir soit de commenter et revoir sous un jour nouveau des passages clés de ses écrits, soit de montrer l'articulation de leurs recherches avec celles de l'auteur, soit encore d'envisager les implications théoriques et méthodologiques dont ils bénéficièrent mais parfois aussi critiquèrent certains aspects.

Frédéric Landy entreprend de relire le livre de Philippe Schar « *Vivre et survivre en pays Coorg – Inde du Sud* » à la lumière de ses recherches sur la politique alimentaire de l'Inde et s'interroge : cette solide étude de terrain menée dans une zone montagneuse du Karnataka confirme-t-elle la situation délicate de l'Inde en matière nutritive ? Le Système de distribution publique qui théoriquement irrigue tout le pays par des flux de grains et de sucre subventionnés concernait-il alors la région ? Il se demande *in fine* quelle était la perspective de l'auteur à l'époque, et si elle se trouvait novatrice – ou décalée – par rapport aux approches dominantes.

Keshab Das et Tara S. Nair débattent ensuite de l'importance de la micro et de la petite entreprise en Inde, un thème qui attira très tôt l'attention de Philippe Schar. Génératrices d'emplois locaux, facteurs de stabilité au niveau de la région, pourvoyeuses de flexibilité et propices à l'aménagement du travail près du domicile, la micro et la petite entreprise ont fortement contribué à la croissance économique des zones rurales ainsi que des petites et moyennes villes qui sont à proximité. Les auteurs montrent toutefois qu'il ne s'agit pas d'initiatives privées ou individuelles : l'Etat et les gouvernements locaux ont toujours encouragé cet essor par le truchement d'aides à la création d'entreprises et de primes diverses. Il n'empêche que le développement de ces activités ont leur revers, que ce soit en termes de coûts sociaux (rapport de genre, discrimination de caste, travail d'enfants) et environnementaux (pollution de l'eau et de l'air, dégradation des écosystèmes locaux).

Jean-Marc Quitté, quant à lui, part de sa rencontre initiale avec Philippe Schar avant sa première étude en Inde du Sud dans le cadre d'un Master de géographie. Ce jeune chercheur géographe pose un regard sur les outils conceptuels qui le conduisent aujourd'hui à poursuivre ses recherches sur l'agriculture, dans le champ des proximités géographiques et organisées, considérant que les circuits courts sont peut-être la solution pour un modèle d'agriculture durable. Il renforce son analyse en mettant en perspective les dynamiques à l'œuvre en Inde méridionale et dans le Sud-Ouest de la France.

Michel Bruneau, dont les problématiques de recherches en Thaïlande coïncident en certains points avec celles de Philippe Schar, envisage une approche diachronique sur les politiques de développement soumises à l'épreuve du temps au sein de deux villages du nord de la Thaïlande (1970-2006) dans lesquels politiques publiques, ONG, notions de développement durable et de transition agraire seraient utilisées.

Dans un chapitre qui interroge les politiques de développement initiées de l'extérieur et négociées de l'intérieur, Frédéric Bourdier s'interroge sur les « effets » de certaines pratiques de développement tenant très peu compte, voire pas du tout, des logiques et des aspirations des populations locales, en dépit des ressources humaines mobilisées, de la manne financière disponible et des volontés « compréhensives » initiales affichées. Tout en se référant à la pensée théorique sur le développement mise en avant par Philippe Schar, il émet l'hypothèse qu'*a contrario* un « bon projet » d'aide aux populations consiste très peu à apporter quelque chose de significatif et de bénéfique aux communautés concernées. Pire encore, trop d'organismes de développement, y compris des ONG internationales, agissent comme les postes d'avant-garde de la mondialisation. Il est probable, conclut-il, que la réussite de projets en termes d'implantation, de suivi et d'évaluation, ne soit à rechercher ailleurs que dans l'autoréalisation. Un des objectifs latents serait par ailleurs de participer à l'ordre d'un monde guidé par une pensée néolibérale, tout en s'assurant de la pérennité de l'institution de développement intervenante et des membres qui la composent.

Georges Rossi dont les travaux récents portent l'attention entre le développement durable et le risque d'un nouvel impérialisme par le truchement de la protection de la « nature », poursuit cette réflexion et s'interroge sur la nature ambiguë des liens entre scientifiques et opérateurs. En filigrane se pose la question de savoir sur quoi repose l'union partenariale, chaque fois renégociée. Suite aux multiples interventions du chercheur en Guinée et dans d'autres pays du Sud, il se propose d'analyser, à

partir d'exemples très précis, la nature de la demande des organisations internationales et/ou des agences publiques auprès des chercheurs en sciences sociales (attentes, représentations, obstacles, répercussions attendues) ainsi que les négociations mutuelles qui se dégagent en ce domaine.

Ayant travaillé étroitement avec Philippe Schar, Véronique André-Lamat et Olivier Pissoat achèvent un article entamé par le géographe, à l'aide des quelques données complémentaires dont ils disposent, notamment celles qui autorisent la production de cartes. Dans un contexte où l'Etat philippin doit faire face à un dilemme classique – privilégier la croissance nationale ou favoriser un rééquilibrage socio-spatial du territoire – l'intention de ce dernier chapitre est de montrer les processus historiques de l'émergence de Cebu en tant que métropole secondaire de l'espace philippin, en s'appuyant sur l'analyse des politiques publiques industrielles et en mobilisant une approche cartographique visant à poser les pierres d'une démarche modélisatrice des dynamiques en cours.

Parti de l'alimentation dans une région reculée des montagnes de l'Inde méridionale pour arriver finalement à cerner les conditions ayant permis l'émergence d'un pôle de développement industriel aux Philippines, celui à qui est dédié ce livre nous offre matière à penser le développement endogène sous des formes et des conditions aussi diversifiées que complémentaires. Une telle démarche n'est pas le reflet d'une dispersion à vau-l'eau en fonction de thèmes qui apparaissent au gré des rencontres de terrain. Elle témoigne au contraire d'une cohérence et d'une rigueur scientifique soucieuse de rendre compte de l'existence de traits saillants et d'un projet ambitionnant l'identification de variants et d'invariants au sein d'un même système, tout en s'intéressant à la place que ces éléments occupent au sein de cet ensemble. C'était aussi une façon de suivre l'évolution des sociétés avec des outils chaque fois méticuleusement affûtés. Des pistes ont été tracées. A nous de les faire fructifier.

CHAPITRE 1

AGRICULTURE, ALIMENTATION ET BILAN NUTRITIONNEL DANS LE PAYS COORG EN INDE MERIDIONALE¹

Philippe Schar

Le présent travail a pour objet d'évaluer les rapports entre niveau de vie, structures sociales et nutrition. L'analyse proposée est l'aboutissement d'une enquête fine sur les rapports entre l'agriculture et l'alimentation dans le sud de la péninsule indienne. Les données furent récoltées de première main. Je passais 12 mois (février 1984 – février 1985) à Rangashipura, un petit village où habitaient jadis des populations tribales mais qui était à l'époque de ma venue en plein développement agricole. Localisé près de la forêt, sa population était alors composée de 192 foyers.

Remarques méthodologiques

Afin d'apprécier l'impact des changements socioéconomiques récents et les retombées, au niveau des familles, d'un type de développement rural reposant sur la conquête de nouveaux territoires et le développement de cultures de plantation, nous avons choisi de privilégier l'étude des régimes alimentaires et des niveaux de consommations nutritionnelles, ces indicateurs étant, plus que tout autres, révélateurs de la qualité de l'existence de chacun. Ce travail ne pouvait se faire qu'en ayant une parfaite

¹Ce chapitre reproduit fidèlement des passages de la thèse de Philippe Schar sur l'alimentation en pays Coorg. Leur sélection a été réalisée sous la responsabilité de Frédéric Bourdier, sans consultation avec l'auteur.

connaissance du milieu économique et social. Nous ne présentons pas cet aspect pourtant fondamental de la recherche ici mais renvoyons le lecteur intéressé au livre publié en 1992². Ce travail ne pouvait se faire qu'en ayant une connaissance intime du milieu social et économique, et limiter cette étude à un seul village présentait l'avantage de mettre au premier plan les interactions entre les différentes composantes de la vie, en évitant les généralisations estompant le facteur humain. Le village retenu regroupait un ensemble multicastes, d'un millier de personnes environ, et nous permettait ainsi de travailler sur des échantillons de populations suffisamment représentatifs.

Classification économique des ménages

Afin d'établir une classification économique des ménages de Rangashipura, nous avons converti en roupies la valeur de chaque source de revenu que nous avons pu estimer, que ces revenus soient en espèces ou en nature. En ce qui concerne les revenus issus de l'exploitation des terres agricoles, nous nous sommes fondés sur les profits théoriques dégagés par les différents types de cultures tels qu'ils ont été exposés dans le troisième chapitre. Nous avons éventuellement ajouté, à ce total, les revenus en espèces perçus par les différents membres des familles : salaires des ouvriers agricoles, rentes envoyées par les fils travaillant à l'extérieur du district, allocations gouvernementales... Les revenus en nature ont été convertis en roupies (monnaie locale) en prenant pour base la valeur marchande (dans le village) des produits concernés.

Le revenu total calculé pour les 192 foyers de Rangashipura a été divisé par le nombre d'unités-consommateur (u.c.) composant les différentes familles afin d'obtenir, pour chacune d'entre-elles, un revenu moyen indépendant de sa taille et de sa composition³. Les 192 foyers de Rangashipura ont été répartis, en fonction du revenu annuel par u.c., en quatre catégories économiques :

- *Catégorie économique supérieure* (catégorie I) : 8 familles ayant un revenu supérieur à 10 000 roupies par u.c. et par an, c'est-à-dire les familles des plus grands propriétaires du village ;

²SCHAR Ph. (1992) – *Vivre et survivre en pays Coorg*. Bordeaux, CEGET Espaces Tropicaux, 224 p.

³ Le concept d'unité-consommateur est fondé sur les besoins caloriques des individus tels qu'ils ont été définis par l'*Indian Council of Medical Research* (ICMR). Ces besoins varient en fonction de l'âge, du sexe et de l'activité. Une unité-consommateur équivaut à un homme adulte moyen en ce qui concerne la taille et le poids, exerçant une activité physique modérée.

- *Catégorie économique moyenne supérieure* (catégorie II) : 24 familles ayant un revenu compris entre 2 500 et 8 000 roupies par u.c. et par an. Elle regroupe la majorité des moyens propriétaires possédant rizières irriguées et petites plantations de café auxquels s'ajoutent quelques commerçants importants ;
- *Catégorie économique moyenne inférieure* (catégorie III) : 74 familles, essentiellement des familles de petits propriétaires exploitant 0,8 à 1,2 ha de rizières irriguées et quelques artisans et fonctionnaires. Le revenu de ces ménages varie entre 1 500 et 2 490 roupies par u.c. et par an ;
- *Catégorie économique inférieure* (catégorie IV) : 86 familles soit 44,8 % du nombre total des foyers résidant à Rangashipura ont été réparties dans la catégorie économique défavorisée. Ce groupe rassemble essentiellement des petits exploitants, des micro-exploitants et des ouvriers agricoles. La grande majorité des personnes vivant dans les deux Colonies gouvernementales, à l'exception de 3 familles de Kabiné Gaddé et de 7 familles de la Colonie Paisari, appartient à cette catégorie. Le revenu de ces foyers est compris entre 600 et 1 490 roupies par u.c. et par an, c'est-à-dire, des foyers situés aux alentours du seuil de pauvreté.

Vingt-cinq familles (13 % du nombre total des foyers) ont été choisies dans l'ensemble des quatre catégories économiques afin d'évaluer les niveaux de consommation alimentaire de la population villageoise. L'échantillon est composé de trois familles de la catégorie I. Cette sur-représentativité des ménages situés au sommet de l'échelle économique est apparue nécessaire. Il est préférable, dans ce type d'enquête, d'inclure les familles les plus riches et les plus puissantes du village dans l'échantillon étudié si l'on veut obtenir une bonne coopération des autres ménages choisis : une mère de famille acceptera plus facilement que l'on pèse la nourriture qu'elle cuisine si elle sait que le chef du village ou un autre personnage important prête son concours à ce type d'enquête. Quatre familles ont été retenues dans la catégorie II, huit de la catégorie III, et dix de la catégorie IV. Ces familles peuvent être considérées comme représentatives de leur catégorie respective. Nous avons essayé d'avoir un éventail de castes le plus large possible tout en prenant en compte les différents types de revenus, la taille et l'origine géographique de chaque famille.

Déroulement de l'enquête alimentaire

Les consommations alimentaires des foyers composant l'échantillon ont été établies en pesant quotidiennement la nourriture crue utilisée pour la préparation des différents repas et en prenant soin de faire abstraction des déchets (peau des légumes par exemple) afin de connaître avec précision les quantités utilisées. Il est nécessaire, pour le bon déroulement de l'enquête, que l'objet de l'étude soit clairement exposé aux familles concernées et plus particulièrement à la maîtresse de maison qui doit donner son accord pour la durée totale de l'investigation.

Les pesées ont été effectuées, dans chaque ménage, pendant 3 à 5 jours consécutifs ce qui a permis d'éliminer l'impact de repas exceptionnels. Il a été également nécessaire d'exclure les repas pris lors des jours de fête où les types et les quantités de nourriture sont généralement très différents de ceux utilisés pour la confection de repas ordinaires.

Cette méthode de pesées directes implique un grand investissement en temps de l'enquêteur. Plusieurs visites par jour sont obligatoires dans chaque famille, au moins une avant la préparation des principaux repas, et il s'avère impossible de suivre quotidiennement la consommation alimentaire dans plus de deux ou trois foyers. Pour minimiser le problème, ce procédé a été combiné avec une méthode de pesées indirectes qui consiste de demander à la mère de famille d'énumérer les quantités d'aliments utilisées pour les différentes préparations du jour précédent. Ceci nécessite une bonne connaissance des habitudes alimentaires prévalant dans la famille suivie, l'étalonnage de toutes les mesures utilisées par la cuisinière (récipients utilisés pour mesurer les quantités de riz ou de légumes secs mis à cuire...), et l'estimation du poids de certains ingrédients achetés dans les boutiques (bottes de légumes, fruits vendus à la pièce...).

Les résultats obtenus quotidiennement ont été complétés par un questionnaire concernant l'origine des produits consommés (achat et prix d'achat ou production, cueillette, don...), la nourriture éventuellement prise par chaque membre du foyer en dehors des repas familiaux (snacks, thés), le nombre de personnes ayant partagé chaque repas et leur âge respectif ainsi que certaines particularités comme la présence de femmes enceintes ou allaitant des nouveau-nés.

Nous avons procédé à trois séries de pesées pendant 3 à 5 jours consécutifs afin d'essayer de percevoir l'impact des variations saisonnières. La première série a eu lieu en mai et juin, la seconde en octobre et la troisième en janvier, ce qui a permis de couvrir approximativement le cycle annuel. Une quatrième série de pesées aurait, semble-t-il, été profitable.

Nous y avons renoncé devant le manque de temps et la lassitude grandissante des familles concernées.

Il est clair que la situation alimentaire des individus est directement liée à leur condition économique mais il faut garder en mémoire le fait que la nourriture s'inscrit dans un contexte socioculturel et religieux précis ayant une incidence importante tant sur les habitudes alimentaires de la population que sur la composition quantitative et qualitative de la ration alimentaire des individus. Dans le but de dégager les principales implications de cette réalité, nous avons questionné pratiquement l'ensemble des foyers de Rangashipura sur le nombre et le type de repas pris quotidiennement, l'ordre préférentiel des différentes céréales disponibles dans le village, les types de céréales employées, leur mode de préparation et les raisons de ces choix, la fréquence de consommation des différents produits d'origine animale, l'ordre préférentiel des différentes viandes disponibles... Cette enquête a été complétée par des entretiens menés auprès d'un éventail de familles plus restreint concernant la fréquence des repas de fête, les interdits et les obligations alimentaires d'ordre religieux, les tabous alimentaires, les croyances populaires relatives à la nourriture, les rapports nourriture/santé, les régimes alimentaires conseillés aux femmes pendant la grossesse et l'allaitement, la durée de l'allaitement, le régime alimentaire des enfants pendant le sevrage... Les réponses obtenues laissent apparaître des différences assez sensibles entre les familles, liées à leur appartenance à certains groupes sociaux ou économiques, à leur niveau d'éducation, ou encore, à leur origine géographique.

Contexte socioculturel de l'alimentation

Nourriture, pollution et commensalité

Les notions de pureté et pollution, fondement de l'idéologie sanskritique et la base de la hiérarchisation de la société hindoue, conduisent à un ensemble de règles variées relatives à la nourriture. La nourriture peut être un puissant agent de pollution puisqu'elle est ingérée et devient partie intégrante de celui qui l'absorbe ; il s'agit d'une pollution interne que l'on ne peut supprimer par un moyen physique comme le bain. Encore faut-il faire des distinctions en fonction du type de nourriture considéré. La nourriture

crue paraît insensible à l'impureté alors que la nourriture cuite est particulièrement vulnérable⁴.

Dans un premier temps, il faut protéger la cuisine de toutes les formes de contact impur. Son accès est réservé aux membres de la famille et du groupe endogame et aux membres des castes ayant un statut équivalent ou supérieur. Le cuisinier doit avoir un statut rituel égal ou supérieur à celui du dîneur. La femme ayant ses règles s'abstient donc, au moins très généralement, de la préparation des repas. Le dîneur doit, également, être rituellement pur. Chez les Brahmanes orthodoxes, après avoir pris un bain, il mange le buste nu, dans une partie retirée de la maison, à l'abri des regards impurs.

On mange avec les doigts de la main droite (la main gauche est réservée aux déchets impurs par définition), et comme dans tout le reste de l'Inde, la salive, émission organique du corps, est considérée comme une matière particulièrement polluante. De ce fait, on boit sans toucher le verre de ses lèvres, on mange une banane en coupant des morceaux à l'aide de sa main droite mais sans porter le fruit à sa bouche..., et les restes de nourriture servie au cours du repas sont jetés. Bien sûr, ces différentes règles s'appliquent d'autant plus strictement que l'on s'élève dans la hiérarchie rituelle.

Vu l'extrême vulnérabilité de la nourriture vis-à-vis de l'impureté, il n'est pas surprenant qu'elle ne puisse être facilement transmise d'une caste à l'autre. Lorsqu'on parle de commensalité entre personnes cela signifie que ces personnes ou ces groupes de personnes se reconnaissent un statut rituel équivalent. Généralement, on accepte de la nourriture de sa propre caste, ou d'une caste de statut équivalent ou supérieur. Cette acceptation dépend de plusieurs facteurs notamment du type de nourriture considérée, du rang du cuisinier et du lieu où la préparation a été faite (dans un temple ou une habitation).

La nourriture crue, insensible à l'impureté, peut être transférée d'une caste à l'autre sans restriction et convient parfaitement, par exemple, pour rétribuer un prêtre qui a effectué un service rituel dans une caste inférieure à la sienne. Parmi les nourritures cuites, on distingue la nourriture « ordinaire », dite *kacca* et la nourriture « parfaite », dite *pakka*. La première, nourriture quotidienne généralement faite à base de céréales et de légumes bouillis, est particulièrement sensible à l'impureté. Elle n'est destinée, en règle générale, qu'aux membres de la caste et aux serviteurs de rang inférieur. A l'opposé, la nourriture *pakka* est beaucoup moins

⁴ Voir les écrits classiques de Louis Dumont.

vulnérable car préparée à l'aide de produits dérivés de la vache, animal sacralisé. La nourriture *pakka* convient donc aux repas de fête qui sont, à dire vrai, les seules occasions où les groupes de statut différents sont rassemblés.

A Rangashipura, le partage de la nourriture se fait dans un éventail de castes beaucoup plus large que la rigueur des règles ne pourrait le laisser croire. Les implications des notions de pureté et de statut ne semblent respectées que lors du partage du *pakka* que l'on qualifiera de « religieux », c'est-à-dire la nourriture servie lors des cérémonies religieuses se déroulant selon un mode sanskritique telles que la fête annuelle du temple ou les fêtes religieuses semi-privées offertes par des personnes de castes moyennes et supérieures en l'honneur d'une divinité familiale sanskritique. Nous prendrons, comme exemple, une fête offerte par une famille *gowda*, propriétaire d'une exploitation rizicole de taille moyenne. La cérémonie réunit les parents, les proches, les voisins et les ouvriers agricoles travaillant régulièrement pour la famille organisatrice ou vivant à proximité, soit au total une soixantaine de personnes. La nourriture servie est une nourriture *pakka* préparée à base de *ghi* et de lait par le prêtre brahmane qui a célébré la *puja*. Lors du repas, les invités, assis en cercle à même le sol, mangent sur des feuilles de bananier ; les femmes, les hommes et les enfants étant regroupés légèrement à l'écart les uns des autres. Trois services sont organisés afin de ménager la susceptibilité de chaque convive. Le premier rassemble les invités appartenant aux castes supérieures (*Gowdas*, *Okkaligas*, *Kodagas* et un *Lingayat*) ; le dernier regroupe les membres de la famille et les ouvriers agricoles hors castes. Le fait qu'il y ait beaucoup moins de monde que lors des services précédents permet aux *Kurubas* d'être placés à une distance respectable de leurs employeurs.

Le second type de nourriture de fête, qui pourrait être qualifiée de *pakka* « gastronomique », correspond à la nourriture servie par toutes les familles non-végétariennes lors des mariages, des cérémonies de deuil, des cérémonies offertes aux divinités dravidiennes et des principales fêtes *kodagas*, c'est-à-dire la majorité des occasions où plusieurs personnes de statut différent sont appelées à partager le même repas. Ces repas se composent en partie de nourriture *pakka*, en partie de nourriture faite à base de viande, et sont fréquemment arrosés d'alcool. A titre d'exemple, citons le menu proposé lors du mariage du fils d'un petit propriétaire de caste *Gowda* :

- *paysam* (bouillie à base de pois, de *ghi*, de riz et de *jaggery*) ;
- riz frit au *ghi* et salade de carottes râpées au lait caillé ;

- riz blanc bouilli et *sambar* (sauce de légumes bouillis, pois) ;
et *carry* de porc ;
et *carry* de mouton.

Une dizaine de bouteilles d'*arack* distillé localement sont mises à la disposition des amateurs en guise d'apéritif. Des représentants de pratiquement toutes les familles du village assistent à la cérémonie mais les Lingayats présents se retirent avant le repas qui réunit environ 250 personnes. Cinq services sont nécessaires. Contrairement à l'exemple précédant, on ne peut pas dire, dans ce cas, que les notions de hiérarchie rituelle soient à la base de l'organisation des différents services. En fait, lors des trois premiers services, Kodagas, Gowdas, Okkaligas et castes d'artisans se retrouvent sans distinction de statut, le seul critère de sélection semblant être la rapidité qu'ont les invités à s'asseoir devant une feuille de bananier. Le quatrième service est composé de quelques propriétaires castés et d'une majorité d'*Harijans* et de *Girijans*. Ces propriétaires, n'ayant pas eu la possibilité de manger plus tôt, se regroupent un peu à l'écart et prennent leur repas en compagnie de personnes de statuts nettement inférieurs⁵. Le dernier service réunit des ouvriers agricoles hors castes et des musiciens *harijans* (nom donné pour les groupes hors-castes) engagés pour animer la journée.

Les cérémonies de ce type sont des cérémonies joyeuses qui se déroulent en dehors de la présence des Brahmanes et des Lingayats, suivant un mode bien souvent peu protocolaire. En règle générale, il semble que les Kodagas (et les castes qui leur sont inférieures) aient une perception moins rigide des notions de pureté et de pollution. Ceci pourrait peut-être s'expliquer par le fait qu'ils vivaient, à l'origine, en dehors de toute autorité hindouiste sanskritique et qu'ils ont conservé une grande originalité socioculturelle.

De même, les règles relatives au partage de la nourriture ordinaire n'apparaissent pas être aussi strictes que le voudrait l'orthodoxie brahmanique. L'observation des faits tend à prouver que les villageois prennent certaines libertés par rapport aux codes traditionnels, l'acceptation des *Harijans* dans les *tea-shops* du village et le fait que ces derniers utilisent librement les puits communaux en est l'illustration la plus sensible.⁶

⁵ Le chef du village de caste kodaga, retenu par une affaire importante, est arrivé très en retard au mariage et a pris son repas au cours du quatrième service, sans pour autant que cela ne l'ait dérangé.

⁶ Les règles relatives au partage de l'eau sont équivalentes à celles du partage de la nourriture *kacca*.

Bien que les habitants aient parfaitement conscience de leurs positions respectives dans l'échelle hiérarchique locale, il est toujours possible, pour l'observateur, de citer de nombreux exemples allant à l'encontre des règles théoriques. La relative liberté prise par rapport à l'orthodoxie ne semble, en fait, n'être que l'aspect « alimentaire » d'un phénomène plus général traduisant l'évolution lente, mais réelle, de la société villageoise par rapport aux schémas traditionnels, évolution encouragée par la modification des rapports socioculturels liée aux transformations économiques récentes.

Le végétarisme, la chasse et la hiérarchie des viandes

Il existe une réciprocité étroite entre statut hiérarchique et régimes alimentaires. Le statut d'un groupe repose sur la notion de pureté relative des nourritures qui donnent au régime alimentaire de chaque caste sa valeur hiérarchique. Au cours des siècles, le végétarisme s'est imposé à l'ensemble de la population hindoue comme forme supérieure de l'alimentation.

Brahmanes et Lingayats ne représentent que 3,8 % de la population de Rangashipura, mais l'ensemble des villageois laisse paraître un profond dégoût à l'idée de manger de la viande de bovin : aucune famille *harijan*, musulmane ou chrétienne n'a déclaré en consommer, bien qu'il soit clair que les *Harijans* les plus pauvres s'occupant du bétail mort dans le village utilisent la chair lorsque celle-ci s'avère comestible.

Parmi les non-végétariens, il existe des occasions (fêtes religieuses d'inspiration sanskritique, par exemple) où la consommation de viande, poisson ou œufs est considérée comme un fait non religieux. En outre, dans pratiquement chaque famille, au moins parmi les classes moyennes (Kodagas, Gowdas, Okkaligas), une ou plusieurs personnes ont fait vœu de ne consommer que de la nourriture végétarienne les jours de la semaine correspondant aux divinités sanskritiques qu'elles honorent à titre individuel. Ces restrictions apparaissent s'appliquer plus particulièrement aux femmes : il est fréquent que les femmes respectent un nombre de jours végétariens plus important que les hommes, comme il est fréquent que les veuves aient un régime végétarien ou du moins qu'elles ne consomment que du lait et des fruits en guise de dîner.

Le statut hiérarchique des non-végétariens est lié à l'impureté relative des différentes viandes acceptées. D'une manière très générale, la viande de mouton jouit, en Inde, d'un statut supérieur à celui de la viande de volaille. La viande de porc est particulièrement impure car ces animaux sont nourris de déchets et d'ordures. Les sangliers sont beaucoup mieux acceptés que les cochons domestiques (il est moins impur de manger du gibier qu'un animal élevé par les hors-castes). De la même façon, il est moins impur de

consommer de la viande d'un animal herbivore que carnivore... Cette hiérarchie des viandes est fortement variable d'une région indienne à l'autre. Elle résulte, en fait, des traits marquants de l'histoire régionale.

Le Coorg présente, à ce sujet, des caractères particuliers du fait de son occupation par les Kodagas. La guerre, la chasse et le sacrifice sont trois fonctions indissociables. « La chasse, comme la lutte à mort sur le champ de bataille, peut être assimilée à un sacrifice (dont le résultat est de consacrer la victime) où le chasseur (et le guerrier) serait à la fois sacrificateur (il tue) et victime possible (il peut être tué) » ... « La guerre et la chasse sont autant d'occasions pour le *Kshatrya* d'accomplir sa fonction du sacrifiant ». ⁷ Cette association de la chasse à la fonction guerrière apparaît nettement dans le folklore kodaga, plus particulièrement à l'occasion de la fête de *Kail murtha* où les armes sont vénérées comme de véritables divinités.

Les sacrifices de cochon et les offrandes de viande de porc aux divinités et aux ancêtres sont le trait fondamental de la culture kodaga. L'élevage du cochon domestique est indispensable pour satisfaire les besoins rituels et la viande de porc jouit, de ce fait, d'un statut particulier. Elle représente la viande de prédilection pour les Kodagas car elle est, traditionnellement, issue de la chasse (cochon sauvage) ou du sacrifice (cochon domestique). La chasse et le sacrifice sont deux modes complémentaires de consommation de viande : la chasse fournit le gibier, le sacrifice légalise la consommation de la viande des animaux domestiques et sanctionne, dans un même temps, la consommation de viande non rituelle.

Formant la classe dominante des seigneurs, les Kodagas ont transféré la majorité de leurs rites et coutumes aux castes qui leur sont inférieures. La consommation de viande de porc n'est pas considérée comme dégradante par les castes d'agriculteurs ou les castes de service vivant dans le Coorg car elle est la viande utilisée pour leurs rituels bien que, dans les régions d'origine de ces castes, la viande de porc soit généralement réservée aux *Harijans*. En fait, les attitudes des villageois vis-à-vis de la consommation de viande de porc méritent d'être légèrement nuancées. Si elle est incontestablement la chair préférée des Kodagas, son utilisation reste presque exclusivement cérémonielle et seuls quelques riches propriétaires kodagas en achètent régulièrement dans les boucheries de Kushalnagar. La viande consommée en dehors de ces occasions particulières est la viande de poulet (élevage villageois) ; le mouton est considéré comme supérieur mais sa consommation n'est qu'exceptionnelle du fait de son prix.

⁷ ZIMMERMAN F. (1983) – *La jungle et le fumet des viandes*, Paris, Ed° du Seuil, p. 77.